**Les cosmopolitismes féminins à Perpignan et à ses frontières, depuis l’introduction du christianisme et des saintes en Roussillon, à l’installation des prostituées à la Jonquera**

**Humanité et cosmopolitisme**

Humanité et cosmopolitisme sont indissociables. Une constante à Perpignan et à ses frontières sur le temps long depuis les Indo-Européens, les Grecs, les Romains et les migrations successives. Les exemples sont nombreux. Au IXe siècle, avec la reconquête chrétienne et carolingienne, la *Marca Hispanica* , matrice de la future Catalogne, empiéta largement sur *El Afrany*, marche frontière musulmane aux avants postes de l’émirat Omeyyade d’*al Andalus*. Présence et proximité islamiques, passages et rencontres, ont entraîné alors un mélange multi ethnique qui faisait circuler : « *hispani,* goths, juifs, arabes et francs en Catalogne vieille »1, le réduit européen carolingien. Cher à Pierre Villar, le fait catalan n’est pas un fait ethnique.

Car, du Roussillon à Barcelone, occupés respectivement en 760 par Pépin le Bref et en 801 par Louis le Pieux, l’espace rapidement conquis, fut doublement cosmopolite sur une terre de repeuplement et dans les cieux où fut appelée la Cour céleste.

**Les commencements du Christianisme**

En Roussillon, les commencements du Christianisme ont laissé quelques témoignages : une église mentionnée dès 350 à Elne qui fut siège d’un évêché entre 568 et 572, des céramiques aux motifs d’inspiration chrétienne retrouvées dans l’épave d’un navire romain (383-392) à Port Vendres, le sarcophage du IVe siècle, la Sainte Tombe d’Arles, celui du cloître d’Elne, la base d’un sarcophage retaillé au Xe siècle pour servir de table d’autel à Torreilles … De bien fragiles témoignages … dans l’attente comme l’a si bien écrit Pierre Ponsich « de la précieuse floraison des cent et cent églises catalanes »2. À Saint Julien de Torreilles, la table d’autel était ornée d’une scène biblique. La mutilation du sarcophage et celle même de la scène (il ne reste plus que les pieds des personnages du sacrifice d’Abraham) montrent que dans la *Marca Hispanica* « le bel arbre vigoureux de la chrétienté médiévale » s’est enraciné avec la Reconquête poursuivie à la suite des Carolingiens par les comtes catalans, notamment Guifré (878-897), comte de Barcelone, fondateur de la dynastie.

À la septième génération, sous Ramon Berenguer III (1097-1131), apparut dans un texte pisan le terme *Catalonia* (Catalogne) à l’occasion de la première tentative de la conquête des Baléares (1113-1114).

**La toponymie primitive**

De l’an 800 à l’an mille et plus, fut colligé par Pierre Ponsich la toponymie primitive des « villes et villages des Pays catalans du Nord »3, soit en excluant le Fenouillèdes : 202 localités dont 165 (81,6%) sont mentionnées de l’an 800 à l’an mille avec 24 autres au XIe siècle (11,8% dont 17 toponymes entre 1007 et 1035, et 7 entre 1067 et 1100. Restent 8 villages recensés du XIIe au XVe siècle et les 5 localités de l’Antiquité : Les Cluses, Bompas, Collioure, Port-Vendres et Elne.

Premières mentions de la toponymie

800 – 850  : 44 toponymes 21,7 % des 202 localités

851 – 900 : 48 ‘ ‘ 23,7 % ‘ ‘

901 – 950 : 37 ‘ ‘ 18,3 % ‘ ‘

951 - 1000 : 36 ‘ ‘ 17,8 % ‘ ‘

1001 – 1035 : 17 ‘ ‘ 8,4 % ‘ ‘

--------- --------

182 90 %

La première Reconquête implante ainsi le Christianisme à Perpignan et à ses frontières à partir d’embryons de paroisses : « le pullulement de toutes petites églises … peu nous sont parvenues intactes »4, écrit. Aymat Catafau qui cite à Maureillas Saint Martin de Fenollar, à Fourques Saint Vincent de Tapies avec ses aspects préromans dont l’abside trapézoïdale. Or, les fouilles de 1986 à Saint-Jean-le-Vieux, à Perpignan, menées par Rémy Marichal, ont révélé une église primitive avec la même abside du IXe siècle, comme à Tapies5.

« Le pullulement » préroman disparu aujourd’hui sous les fondations des sanctuaires successifs, annonçait la floraison d’églises romanes dont les dates de consécration officielles ont été notées par P. Ponsich: 1025 à Saint-Jean-le-Vieux (troisième église), 1027 à Reynès, 1041 à Cabestany, 1142 à Coustouges, 1149 à Villeneuve de la Raho6 … « La précieuse floraison » romane allait s’épanouir aux XIIe et XIIIe siècles.

Mais, les paroisses primitives naissent avec les *cellae* des IXe et Xe siècles. Ainsi, les 84 paroisses de Cerdagne7 recensées par Marcel Durliat et dont les datations ont été confirmées par Pierre Ponsich qui cite les sources : l’acte de consécration de l’église cathédrale *d’Urgell,* en 839.

**« L’ensemencement monastique »**

« L’ensemencement monastique » ne fut pas étranger à la multiplication des paroisses. « Le petit grain de sénevé » ne fut pas seulement apporté par « les vents du large  ou les cheminements hasardeux du commerce »8. Au Xe siècle, les monastères ont joué un rôle fondamental.

Le réseau bénédictin en Roussillon fut créé par les Carolingiens suivis dans le dernier tiers du IXe siècle par les comtes autochtones. De Charlemagne à Charles le Chauve (823-877) furent successivement fondés vers 780 l’abbaye Sainte Marie « dans les édifices antiques », les thermes romains des Bains d’Arles ; avant 819, Saint Génis des Fontaines ; en 823, Saint André de Sorède ; avant 844, Saint Esteve del Monestir, et Saint Clément de Regleille près d’Ille.

En Conflent, Saint André d’Eixalada près de Thuès (840) fut abandonné en 878, après les crues de la Tet pour Saint Germain de Cuxà . Préféré à Saint Germain d’Auxerre, Saint Michel devint le nouveau titulaire de l’abbaye dont le premier acte de consécration fut établi le 28 septembre 975. La reconstruction de l’abbaye se poursuivit sous l’abbé Oliba (971-1046) qui fut aussi abbé de Ripoll et évêque de Vich et qui présida en 1027 l’assemblée de *Pau i Treva* à Toulouges.

Le neveu de l’abbé Oliba, le comte Gausfred de Cerdagne fonda sur un contrefort du mont Canigou, à plus de 1 000 mètres d’altitude, le monastère de Saint Martin (997-1007). Comme son père le comte Oliba Cabreta, mort sous l’habit de bénédictin au monastère de Mont Cassin, le comte Gausfred se fit moine du Canigou en 1035 où il mourut en 1049.

Les abbayes de Cuxà et du Canigou ont superposé les églises pour placer la mère de Dieu sous la protection de saint Michel dans le premier cas, de saint Martin apôtre des Gaules dans le second. À Cuxà, le sanctuaire de l’archange est avec l’église de la Trinité au dessus de la crypte dite de la Crèche. Au Canigou, au-dessus de l’église inférieure, saint Martin veille sur Marie appelée la Souterraine9.

**Le jardin de Marie et la cour céleste**

Le jardin de Marie, en Vallespir, Conflent et Roussillon s’enrichit encore avec l’abbaye de Lagrasse fondée en 779, à Sainte Marie d’Orbieu dans l’Aude. Marie d’Orbieu est présente à Corneilla de la Rivière, Estagel, Toulouges, Pézilla la Rivière. Par ailleurs, Sainte Marie de Fonfroide, près de Narbonne, possède l’église paroissiale de Villeneuve de la Raho.

À la tête de la cour céleste, depuis ses monastères et ses prieurés, ainsi à Sainte Marie del Vilar au pied de l’Albère, Marie a pourvu le Ciel roussillonnais : saint Martin au Canigou, saint Michel, le chef des armées célestes, à Cuxà, associé aux autres archanges Gabriel et Raphaêl et aux martyrs : Flavien, Valentin et Nazaire. La crypte de la crèche rapproche Cuxà de Bethléem. Marie, *la Regina,* y règne comme dans le Ciel entourée par les témoins de la foi, proches et lointains : les martyrs enterrés sous l’église de Cuxà et les ultramarins de Palestine et d’Anatolie, du Proche Orient tels saints Abdon et Sennen, princes persans, martyrisés à Rome après un détour par Cordoue, présents à Sainte Marie d’Arles parmi les douze Corps Saints qu’elle possédait10. Abbayes et prieurés bénédictins ont ainsi ensemencé le Roussillon en distribuant les titulaires des églises préromanes qui les transmirent vraisemblablement aux églises romanes.

Les relations des monastères, internationales à Cuxà, ont pourvu le glorieux vivier des saintes et des saints. Les abbés communiquaient avec leurs homologues sur de longues distances. Le rouleau des morts annonçant le décès du comte Gausfred, le fondateur de Saint Martin, parvint ainsi à Fleury sur Loire.

À Cuxà, l’abbé Garin, ancien moine de Cluny, était en rapport avec Gerbert d’Aurillac qui fut pape en l’an mil, sous le nom de Sylvestre II. Cuxà abolit les distances avec Rome où Garin séjourna à trois reprises, en 968, 977, et 993. L’abbé attira même à Cuxà le doge de Venise, Pierre Orseolo qui prit l’habit de bénédictin en 978, accompagné de saint Romuald fondateur des Camuldes. En 991, Garin partit en pèlerinage à Jérusalem pour, à son retour, s’arrêter à Rome où l’abbé d’Arles Arnulfe (957-963) avait obtenu du pape les reliques des saints Abdon et Sennen.

Garin et tous les moines, dans leurs déplacements et par leurs lectures ont côtoyé la Cour céleste, ramené des reliques et proposé les saints et les saintes à la dévotion des communautés dont ils avaient la charge spirituelle et parfois même matérielle. Plus que les cheminements hasardeux du commerce, il nous faut privilégier, les cheminements engagés de l’Église militante à travers la Méditerranée.

**Les cheminements des saintes**

Vénérée dans tous les monastères bénédictins, Marie est à Perpignan et à ses frontières à la tête de 33 églises paroissiales et de nombreuses chapelles, au total 177 sanctuaires : 24, 8 % du réseau architectural religieux de la province ; 30,4 % de celui de la capitale, la Fidélissime Ville11. Le jardin de Marie accueille sainte Anne, la mère de la Vierge et Marie-Madeleine qui vécut, comme elle, à Ephèse. Perpignan a consacré 16 sanctuaires à la pénitente, l’une des compagnes les plus dévouées du Christ, Apôtre des apôtres.

En relation avec Cuxà, Venise est une étape vers la Méditerranée orientale, partant vers Constantinople et Jérusalem. Les saintes en Roussillon viennent d’Anatolie, de Syrie et même d’Egypte. Ainsi sainte Barbe de Nicodémie, sainte Marguerite de Pisidie, sainte Thècle d’Iconium, sainte Dorothée de Cappadocce, sainte Baselice de Syrie, sainte Catherine d’Alexandrie…

Les voyages à Rome des comtes et des abbés ont permis la fréquentation des co-fondateurs de l’Église romaine : Pierre le galiléen et Paul de Tarse en Cilécie plus présents à Rome avec leurs reliques qu’en Terre Sainte. L’un et l’autre12 sont présents à Saint Génis des Fontaines sur le célèbre linteau, auprès du Christ en majesté, en l’an 1020.

Rome est un relais entre la péninsule italienne et les terres hispaniques et notamment, la plus ancienne province romaine, la Tarraconaise. L’Église primitive aime les vierges martyres : Lucie de Syracuse, Christine de Toscane, Agnès, Cécile, Eugénie … qui rejoignent les saintes hispaniques. Car, les *Hispani* qui fuyaient la domination sarrasine emportèrent avec eux les reliques de leurs saints titulaires. Les moines furent bien sûr les plus zélés. Le plus ancien monastère catalan, Sainte Marie d’Arles fut fondé vers 780 par l’abbé Castellanus venu avec une communauté de moines fugitifs « des parties d’Espagne ». À partir de l’an 800, s’installèrent au pied des Albères, fuyant aussi les sarrasins, les fondateurs de Saint Génis les Fontaines, l’abbé Sentimirus et de Saint André de Sorède, l’abbé Miro, dont le successeur reçut de Louis le Pieux un privilège d’immunité en 823.

Les moines ne furent pas les seuls missionnaires actifs. Dans la première décennie du IXe siècle, l’empereur Charlemagne mit sous sa protection un *Hispani* qui avait construit « à partir du désert » le *vicus sirisidum* (Céret) et son église Saint Pierre. En 814, Louis le Pieux confirma ce privilège aux deux fils, Wimar et Rado, du fondateur dont le nom n’avait pas été mentionné. En 832, Lothaire, fils de Louis le Pieux, leur renouvela sa protection pour la *Villa* *Nova*. Le patronyme apparut, en 932, sous la mention « *Vila Nova* dite de feu Radon » qui donna ensuite l’actuelle Villeneuve de la Raho 13.

Sur les voies romaines, du Bas- l’Empire et du royaume wisigoth de Tolède à l’émirat omeyyade de Cordoue, les *Hispani,* voyageurs ou fugitifs, ont entraîné avec eux les saintes et les saints vers les terres d’un nord pyrénéen, devenues sous les maures, montagne-refuge. Les vierges martyres de Mérida, Eulalie et Julie, brûlées vives en 304, ont ainsi obtenu, proclamées « patronnes principales », la place d’honneur dans le diocèse d’Elne. Léocadie de Tolède, Victoire et son frère Assiscle de Cordoue, Juste et Ruffine de Séville se sont installées respectivement en Cerdagne, à Perpignan et en Haut Vallespir. Bien entendu, les saintes hispaniques les plus récentes ont été accueillies : Engracia de Ségovie exécutée avec son frère Valentin, en 715, par les maures, Colombe de Cordoue décapitée en 853, pour avoir vilipendé Mahomet.

L’axe hispanique prolonge la voie africaine d’où sont originaires sainte Monique, la mère de saint Augustin et l’esclave sainte Félicité associée à sa maîtresse sainte Perpétue. À l’opposé, le voisinage occitan justifie la présence de sainte Foy de Conques et des saintes Puelles, les deux jeunes filles qui recueillirent le corps de saint Sernin, le premier évêque de Toulouse. C’est dire combien la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, à la fin du XIIIe siècle, fut précédée par les récits hagiographiques que les Bénédictins ont diffusés.

Car, « la bataille de la christianisation  s’est gagnée (en Catalogne) au cours des VIIIe, IXe et Xe siècles »14. Les moines fugitifs d’Arles, de Sorède et de Saint Génis ont fait la part belle à la cour céleste de leurs pays d’origine : Andalousie, Estrémadure, Castille, Léon … Et voici comme le cosmopolitisme hispano africain s’est uni au cosmopolitisme méditerranéen de la Palestine et du Proche Orient. Les saintes en Roussillon sont filles de la Méditerranée, naturalisées, intégrées, assimilées sur terre et dans le Ciel. À l’exception, pour la cour céleste, de la seule autochtone, mère Anna Maria Antigo, née à Saint Jacques, paroisse de Perpignan, il est vrai en 1602 !

Morte en odeur de sainteté dans son couvent des clarisses, « la sainte de Sainte Claire » est en attente de béatification depuis plus d’un siècle. Malgré un rayonnement universel qui fait de Perpignan la ville cosmopolite par excellence. La porte de la cour céleste est seulement entrebâillée. Initiée en 1907, introduite à Rome en 1909, interrompue dans les années 1930, la Cause fut relancée en 2013 et a reçu en 2020 un vote favorable de l’Assemblée des évêques de France pour une nouvelle introduction à Rome.

Mais si le Ciel en Roussillon reste à demi entrouvert, la terre est largement ouverte, notamment à *la Jonquera*, non loin de Perpignan où les milieux criminels déversent des milliers de femmes qui sont livrées à la prostitution : jeunes femmes balkaniques et caucasiennes en compagnie de sud américaines et de maghrébines.

Depuis la Mer Noire et le Proche Orient jusqu’au Levant ibérique et au Maghreb, les circuits migratoires méditerranéens s’inscrivent dans le temps long. Les passeuses de frontières actuelles ont été précédées au Moyen Âge par les princesses et les reines destinées, à l’appel de l’Orient, aux noces du comte roi ainsi que par les femmes esclaves à destination de Perpignan, achetées sur les grands marchés méditerranéens aux XIVe et XVe siècles.

**Les femmes esclaves**15

À la fin du Moyen Âge, la Sicile catalane, sur la diagonale insulaire ouvrait les routes d’Ifriqiya et du Levant, *l’Ultramar*. Les marchands catalans se déployaient alors sur toute la « mer intérieure ». Le Maghreb leur assurait un quasi monopole sur l’or, l’ivoire et les esclaves blancs des sultanats et noirs du Niger. Du Levant provenaient avec l’alun, le coton et les épices, les esclaves tartares, russes, circassiens, turcs qui rejoignaient en Sicile Noirs et Sarrasins. De véritables cargaisons d’esclaves, des femmes en majorité, filaient vers Majorque et de là dans les ports catalans.

Les femmes « jeunes, blanches … belles » (A. Brutails) étaient recherchées sur les marchés de la traite avec ou sans progéniture (nourrissons de quelques jours à quelques mois), avec aussi les inévitables « malfaçons » (maladies visibles ou cachées) contre lesquelles on s’assurait. Les femmes esclaves étaient recherchées pour leurs services domestiques, « aides ménagères, nourrices, gardiennes des enfants  … compagnes de table ou de lit…» (G. Romestan).

La promiscuité du milieu familial rapprocha maîtres et esclaves. Affranchissements et mariages mixtes, la pénurie de l’appauvrissement servile du fait du péril ottoman finirent par mettre un terme à la traite des femmes du Levant. Comme autrefois, l’esclave de guerre, plutôt masculin, se substitua à l’esclave de trafic, plutôt féminin. La traite était devenue l’affaire des Barbaresques alliés aux Turcs.

**Comtesses, princesses et reines**

Le cosmopolitisme aristocratique féminin avait précédé sur les mêmes routes maritimes les femmes esclaves de la fin du Moyen Âge. Les comtes de Barcelone, rois d’Aragon et les rois de Majorque furent séduits par le Levant, plus proche encore, avec les Croisades. En ligne de mire, Constantinople et Jérusalem pour les stratégies matrimoniales ! La politique nuptiale catalane sollicita tour à tour la Sicile, Naples, les Balkans, Byzance, Rhodes, Chypre et Jérusalem. On alla chercher les comtesses et les reines toujours plus à l’est dans les îles et les terres *d’Ultramar.*

L’épopée matrimoniale en Méditerranée naquit en Sicile dès la fin du XIe siècle avec le mariage de Ramon Berenguer II et de Mahaut de Pouille. Mais, c’est l’union de *Pere* Ier avec Marie de Montpellier qui répondit à l’appel de l’Orient. Marie était la fille de l’impératrice Eudoxie de la dynastie des Comnènes, empereurs byzantins. Fils de Marie, petit-fils d’Eudoxie, Jacques Ier le Conquérant (1208-1276) épousa en 1235 Violant, fille du roi André II de Hongrie et de Violant de Courtenay, petite-fille de l’empereur latin de Constantinople.

*Pere II* le fils de *Jaume Ier*, poursuivit la politique matrimoniale en épousant, en 1262, Constance de Sicile. Ce qui permit le contrôle de la diagonale insulaire, favorable aux couronnes d’Aragon et de Majorque. Les rois de Majorque16 s’invitèrent tout naturellement à la fête nuptiale à l’appel du Levant. *Jaume II* donna la main de sa fille *Sança* au roi de Naples Robert Ier. Et son fils *Ferran*, l’infant terrible de Majorque, trouva refuge auprès de son cousin Frédéric II de Sicile*. Ferran* entretint la flamme majorquine depuis Messine jusqu’au Péloponnèse aux principautés d’Achaïe et de Morée et à Chypre en épousant successivement Isabelle de Sabran en 1314 et Isabelle d’Ibelin en 1315, fille du sénéchal du royaume de Chypre.

Orphelin de mère, un mois après sa naissance le 5 avril 1315, l’enfant-roi ramené en novembre à Perpignan, le futur Jacques III, fit souffler sur le royaume les vents du large méditerranéen. Malgré la disparition prématurée de son père *Ferran* tué en Morée en octobre 1316 ! Le mirage byzantin ne pouvait pas ne pas inspirer les terres insulaires de Majorque, bases du grand commerce avec le Levant. *Sança* de Majorque, la tante du jeune *Jaume* III, accueillit à Naples le régent, son frère Philippe.

Par contre, avec le traité d’Anagni en 1295, *Jaume II,* roi d’Aragon, fut obligé de faire des concessions au pape Boniface VIII qui reconnut, contre la restitution de la Sicile, le droit de conquête de la Corse et de la Sardaigne, ce qui s’avéra très vite un cadeau empoisonné. Néanmoins, le traité d’Anagni fixait les Catalans dans le bassin occidental méditerranéen, et incidemment, n’abandonnait pas la traditionnelle stratégie matrimoniale.

En effet, le traité maria *Jaume II* le Juste (1291-1327), roi d’Aragon et comte de Barcelone, à Blanche d’Anjou, fille de Marie de Hongrie et de Charles II de Naples. Plus libre, après la mort de sa première femme, *Jaume II* épousa en 1315 Marie de Lusignan, sœur du roi de Chypre et de Jérusalem, cousine d’Isabelle d’Ibelin épousée la même année par *Ferran* de Majorque.

En outre, la Sicile resta catalane. Le jeune frère de *Jaume II* d’Aragon refusa la restitution de l’île au pape et fut proclamé roi le 11 décembre 1295 par le parlement sicilien. Frédéric d’Aragon fonda en Sicile sa propre dynastie. Ses noces avec Eléonore, la soeur de Blanche d’Anjou, elle aussi fille de Hongrie et de Naples, son enracinement dans les terres insulaires siciliennes lui assurèrent une relative indépendance par rapport à ses cousins : le majorquin Jacques III et l’aragonais Pierre le Cérémonieux. On sait comment ce dernier, rival et beau-frère du majorquin confisqua le royaume de Majorque (1344-1345).

Après la fin tragique de son père à la bataille de *Llucmajor* (octobre 1349), *Jaume* IV de Majorque, le prétendant, crut encore au mirage byzantin. Le mirage se dissipa avec à son tour la mort de Jacques qui était resté fidèle au lignage méditerranéen. Il avait épousé la reine Jeanne de Naples. Mais le combat contre la branche aînée catalane avait conduit le majorquin à s’engager en Castille où il mourut à Soria, en 1375, sans descendance.

Sa sœur l’infante Isabelle conserva intacte la flamme majorquine et le rêve byzantin. Isabelle s’intitulait *Regina majoricum* et épousa Jean Paléologue, marquis de Montferrat, petit-fils d’Andronic II, empereur de Byzance. Elle renonça finalement à ses droits sur le royaume de Majorque, sur la Grèce et sur l’Italie.

L’extinction de la dynastie catalane de Sicile, en 1401, intégra l’île dans la couronne d’Aragon dont la dynastie s’éteignit à son tour, en 1410 avec la mort sans descendance de Martin Ier l’Humain. Pourtant, le cosmopolitisme aristocratique féminin ne disparut pas tout à fait. Issu de la famille castillane placée sur le trône d’Aragon, en 1412, à la sentence de Casp, mais petit-fils d’Eléonore d’Aragon, fille de Pierre le Cérémonieux, Alphone IV le Magnanime (1416-1458) reprit la politique catalane en Méditerranée.

Avec la conquête du Royaume de Naples (1436-1442), « l’empire catalano-aragonais » en Méditerranée s’étendit en Morée, à Candie, à Raguse et aux îles de Chypre et de Rhodes. L’aventure orientale fit oublier au roi d’Aragon ses états hispaniques qu’il laissa à son frère *Joan* II et à sa femme Marie qu’il avait oubliée dans les bras de ses maîtresses napolitaines. C’est ainsi que Gueraldona Carlino pénétra par effraction dans le cosmopolitisme aristocratique féminin. Elle avait donné au roi catalan de Naples un fils naturel, Ferrante Ier qui fonda sa propre dynastie.

Au XVIe siècle, la couronne d’Aragon fut marginalisée dans l’empire de Charles Quint. Du XVIe au XIXe siècle dans un entre-deux catalan hispano français la traditionnelle stratégie matrimoniale disparut dans une Europe qui ignorait la Méditerranée. Mais, en Roussillon, une résurgence sicilienne, sous les derniers Bourbons et les Orléans, rappela l’épopée matrimoniale médiévale.

Deux princesses siciliennes mirent un terme au cosmopolitisme aristocratique : l’épouse de Louis-Philippe Ier, roi des Français, la reine Marie-Amélie de Bourbon, princesse de Naples et de Sicile et sa nièce la duchesse de Berry, Marie-Caroline de Bourbon Sicile, mère de « l’enfant du miracle », le duc de Bordeaux. Six à huit siècles plus tard, Perpignan et ses frontières retrouvaient le binôme sicilien des origines : Mahaut de Pouille au XIe siècle et Constance de Sicile au XIIIe siècle.

**De la sainteté**

Tous ces passages répétés d’est en ouest, en Méditerranée, sur plus d’un millénaire, montrent combien la géographie commande l’histoire. Mais l’histoire sait aussi se libérer des contraintes géographiques et humaines. Perpignan et ses frontières ne sont pas condamnées à rester une *moral area* , un espace de mœurs où des femmes sont bafouées, battues et violentées.

Comme les saintes qui les ont précédées, les filles de *la Jonquera* sont aussi des martyres … consentantes ? Leurs souffrances sont communes, brèves et atroces pour les saintes, interminables, dégradantes et humiliantes pour les prostituées. Les unes et les autres ont supporté et supportent l’insupportable. Celles qui croient au Ciel peuvent aujourd’hui se recommander à Marie-Madeleine présente en Roussillon, autrefois pécheresse publique, puis disciple du Christ jusqu’au pied de la croix : Marie de Magdala l’ancienne pécheresse, la pénitente, au côté de Marie de Nazareth la toute pure ! La rédemption est possible pour celles qui croient au Ciel. Mais la pureté n’est pas l’apanage des saintes. Pour celles qui ne croient pas au Ciel, le désir de liberté peut accomplir des miracles. Bien que, dans certain pays, l’ange fait la bête quand les femmes revendiquent leurs droits fondamentaux.

**NOTES**

1 – **Mundo i Marcet A.M**, 2001, “De quan hispans, gots, jueus, aràbs i francs circulaven per Catalunya”, Reial Acàdemia de Bones Lletres de Barcelona.

2 – **Ponsich Pierre**, 1983, *Le Pays catalan,*“ « L’entrée en l’histoire », Tome 1, pp. 115-137, Société Nouvelle d’Éditions Régionales et de Diffusion.

3 – **Ponsich Pierre**, 1985, *Le Pays catalan,* « Villes et villages des Pays catalans du Nord et des Fenouillèdes », Tome 2, pp. 873-1096, SNÉRD.

4 – **Catafau Aymat**, 1999, *Nouvelle Histoire du Roussillon*, « Consolidation de la romanité et apports germaniques, 414-1027 », pp.98-100, Éd. Trabucaire.

5 – **Marichal Rémy**, 2000, *L’ensemble cathédral Saint-Jean-Baptiste Perpignan,* « Aux origines de la cathédrale Saint-Jean. Les fouilles archéologiques de Notre Dame dels Còrrechs/Saint-Jean-le-Vieux », Tome XIX, pp.13-21, Études roussillonnaises.

6 – **Cf**. note 3.

7 – **Durliat Marcel**, 1986, *Roussillon roman,* p. 15*,* Éd. Zodiaque, et note 3.

8 – **Cf**. note 2, p.137.

9 – **Cf**. note 7, pp.24-25, 45-82, 101-110, 114-117.

10 – **Sala Raymond**, 2009, *Le Roussillon entre Ciel et Terres*, « Le Ciel en Vallespir », pp. 163-175, Association pour la Valorisation du Patrimoine Chrétien Roussillonnais.

11 - **Sala Raymond**, 1996, Dieu, le Roi, les Hommes, Perpignan et le Roussillon (1580- 1830), éd. Trabucaire, pp. 263-271.

12 – **Cf.** note 7, pp. 114-117.

13 – **Cf**. note 3.

14 – **Salrach Josep Maria**, 1982, *Història dels Països catalans/dels orígins a 171*4, coordinada per Albert Balcells, vol. 1, p. 179, ÉDHASA.

15 – **Brutails Auguste**, 1886, *Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger*, « L’esclavage en Roussillon du XIIIe au XVIIe siècle », Éd. Larose et Forcel.

**Romestan Guy**, 1994, *Fédération historique du Languedoc-Roussillon,* 66e congrès, « Femmes-esclaves à Perpignan aux XIVe et XVe siècles ».

16 – **Martinez Ferrando J.Ernest**, 1979, *La tràgica història dels reis de Mallorca,* Ed. Aedos.